

betterave est la grande rénovatrice du sol, en ce qu'elle demande plus de soin qu'aucune autre partie de la récolte ; mais le cultivateur découvre bientôt qu'un ameublissement profond et parfait du sol donne les meilleurs profits.

Un très grand nombre des cultivateurs canadiens, parmi ceux qui avaient été trompés par les premières compagnies établies dans la province de Québec, se sont engagés à semer les betteraves de nouveau, pour la seule raison que les récoltes qui viennent à la suite de la betterave sont particulièrement abondantes. Il ne faut pas croire que les intérêts des cultivateurs dans l'entreprise sont limités à la simple culture. Non, même la pulpe de betterave est une matière d'importance vitale pour lui. On peut dire, d'une manière générale, que presque tous les bestiaux dans le nord de l'Europe subsistent principalement de pulpe de betteraves et d'un peu de paille. C'est une nourriture plus riche que ne le sont les navets ou le mangold wurzel, en ce qu'elle contient une plus grande quantité de substance nutritive. Elle a de plus l'avantage d'être cuite, étant presque soumise à une température bouillante dans le procédé d'extraction.

On a eu, au commencement de la saison, un peu de difficulté à disposer de ces pulpes, mais bientôt les demandes que l'en en fit sur le marché de Montréal augmentèrent plus rapidement que ne le faisait la provision que l'on en avait, et de cinquante centins (50c) par tonneau qu'elle se vendait d'abord le prix des pulpes s'éleva bientôt à \$2.50, et cela avec beaucoup de compétiteurs. Cette pulpe, produite durant la saison d'hiver, supplée à un besoin sérieux, maintenant vivement ressenti par la classe agricole ainsi que par les marchands de lait. Trois tonneaux de betteraves produisent un tonneau de pulpe pressée.

Il serait intéressant de calculer ce que coûterait une assez grande quantité de sucre de betteraves pour suffire au besoin de la consommation de notre population. La quantité de sucre importée pour cette fin en 1887 a été d'environ cent mille tonneaux, ce qui égale, au moins, un million deux cent mille tonneaux de betteraves, et représente, à \$4.50 par tonneau, cinq millions quatre cent mille piastres (5,400,000.00) payées aux cultivateurs.

Pour parvenir à nous suffire à nous-mêmes, il faudrait consacrer à cette fin cent mille acres de terre pour la culture de la betterave et compter sur une dépense de deux millions de piastres (2,000,000.00) de la part des cultivateurs outre la construction de cinquante fabriques, qui représenteraient environ deux cent cinquante mille piastres chacune ou un total de douze millions et demi, tout l'outillage requis pouvant être manufacturé dans ce pays. Ces établissements emploieraient cinq mille hommes en hiver, consumeraient certainement trois cent mille tonnes de charbon par année, consommant dans le même espace de temps 75,000 tonnes de chaux. Finalement, la pulpe engraisserait cent mille bestiaux.

Les chiffres ci-dessus donnés ne sont pas de simples spéculations. Il sont le résultat connu d'une expérience de quarante années. Les difficultés décrites, comme ayant été le premier opagan de la compagnie, sont beaucoup au-dessous de celle qu'elle a réellement rencontrées et pendant que les gains futurs promettent d'être grands, les pertes actuelles sont sévères.

Nous appelons l'attention de tous ceux qui ont à cœur le bien-être de notre pays, surtout la classe agricole, sur la lutte maintenant engagée, demandant appui et protection à qui de droit, sympathie à tous.

#### Les grains avariés employés comme semence.

Dans presque toute cette partie de la province de Québec qui s'étend à l'est de la ville de Québec, les grains sont en

presque totalité avariés cette année. Les pluies fréquentes et diluviennes de l'été nuageux et froid que nous avons eu, ont d'abord empêché les céréales de bien former leur grain, et en ont retardé d'un gros mois la maturité. Puis au moment où ces grains auraient eu une pauvre chance de mûrir, des gelées hâtives répétées sont venues anéantir tout espoir d'une récolte chez le cultivateur. Celui-ci s'est donc vu à l'automne sans grain mangeable ni pour lui-même, ni pour ses animaux.

Le désastre tout en paraissant terrible n'a cependant pas été envisagé tout de suite dans sa triste réalité. Il restait encore un peu de grain, de farine, de l'année précédente. On a pu tant bien que mal, à l'automne, faire face à l'engraissement des porcs, et l'argent fourni par les fabriques de beurre et de fromage l'été dernier a permis aux plus maltraités de pourvoir aux premiers besoins sans trop d'inquiétude.

Mais voici que l'hiver avance, la farine achetée diminue, les engrais qui ont été faits un peu à la diable ont fourni peu de viande, et celle-ci passe rapidement dans la marmite et puis se dresse une question vitale, celle de se procurer les grains de semence nécessaires pour le printemps qui nous arrive.

Une fois le désastre causé par la gelée à l'automne constaté, nous avons entendu nombre de cultivateurs dire : J'ai été chanceux, telle pièce d'orge, d'avoine, de pois, de seigle avait été faite de bonne heure, elle a échappée à la gelée et va me fournir de bonne semence. Mais, à mesure que les granges se battent, que les tasseries se vident, le nombre des chanceux diminue. Telle avoine qui présentait un grain de belle apparence ne pèse que vingt-cinq livres. Tel seigle, telle orge qui promettaient beaucoup n'a pas rendu, ne pèse pas, et veut pourrir en tas. Et le cultivateur de se désoler, avec raison, disons-le.

La cause de ces désappointements gît dans le fait qu'on ne s'est pas rendu exactement compte de tout ce qu'a présenté de mauvais l'été de l'an dernier au point de vue climatérique.

En effet, on ne pense qu'à la gelée, on n'a oru endommagés que les grains qui en ont souffert, tandis que réellement partout, cette année, là même où il n'y a pas eu de gelées hâtives, les grains sont mauvais. Trop de pluie, point de soleil, froid humide et constant, tout a coopéré à empêcher le grain d'acquiescer de la qualité. On en a une preuve bien évidente dans le fait que sur les marchés anglais les blés de l'année 1887 sont cotés aujourd'hui plus haut que ceux de l'année 1888.

Mais que faire devant la constatation d'un si grand désastre ? Il faut pourtant semer. Oui, il faut semer, et surtout il faut ne semer que de bon grain, sans quoi, au lieu d'une mauvaise année à subir on en aura deux, et comme toutes les rechutes, la seconde sera pire que la première.

La grande tentation que nous allons tous subir au printemps, besogneux comme nous sommes, va être celle de semer du grain apparemment passable, et de prendre le risque de tout perdre par une fausse économie. Nous avons entendu des cultivateurs nous dire : J'ai du grain dont une partie était mûre avant la gelée, cel i-i, on pourr le risquer, en semant plus fort. Mauvais calcul, que celui-ci si jamais il en fait. D'abord, en supposant qu'une partie de ce grain soit réellement bonne, qui nous assure qu'en semant plus fort, le mauvais et le bon tomberont toujours en proportion égale sur toute la surface du champ. Il arrivera, et c'est le moindre mal à anticiper, que vous aurez à un endroit du champ beaucoup de bon grain, et à un autre à peu près rien. Mais, ce résultat tout mauvais qu'il soit encore, n'est pas même probable. L'orge, l'avoine, les pois qui étaient assez peu avancés pour souffrir en partie de la gelée lorsque celle-ci est venue, étaient déjà en trop mauvaise condition par suite de toute la mauvaise saison antérieure pour avoir une grande valeur, et la gelée a fini par tout leur ôter ce qu'ils pouvaient